

COMPRENDRE F.N./N° 1717/9 OCTOBRE 1988

Idées

la mort du marxisme?

Michel Jouet

Des nouveaux philosophes à Maurice Duverger en passant par beaucoup d'autres, nombreux sont ceux qui proclament la mort du marxisme.

Récemment encore, le «Point», tout en constatant avec regret que le cadavre du marxisme n'a pas fini de remuer», affirmait : «Mais ceux qui parlent pour lui ne peuvent plus dire la loi et canaliser la pensée. Une scolastique s'est effondrée aussi raide que celle d'Aristote au moyen âge » (1).

Le marxisme, une scolastique ?

La volonté de discrédit du marxisme est d'autant plus forte que si l'on va au-delà des apparences et du tumulte, sa sphère d'influence s'est considérablement élargie.

Qu'on le veuille ou non, le marxisme, l'action de ceux qui s'en sont ouvertement inspirés ont changé la face du monde.

Que l'on songe à la révolution d'Octobre, aux bouleversements qu'elle a entraînés pour le destin de l'humanité. Et le fait que la vision idéaliste et mythique de l'U.r.s.s. soit aujourd'hui abandonnée ne change rien à cette donnée essentielle : le socialisme est la grande question de ce siècle.

Il faut d'ailleurs noter que la question du socialisme est posée au-delà des mouvements historiques qui s'en réclament explicitement. Il serait de ce point de vue, certes, ridicule de mettre le développement du mouvement de libération nationale au seul compte du socialisme, il n'en reste pas moins que l'existence de l'U.r.s.s. et des pays socialistes, le rayonnement du marxisme ont joué un rôle considérable dans cette évolution.

Il est également significatif qu'aujourd'hui, aucune recherche sérieuse, notamment dans le domaine des sciences sociales, ne puisse faire l'impasse sur le marxisme.

Pour s'en tenir à la dernière période, la mise en œuvre du marxisme a démontré sa fécondité en permettant au P.c.f. de déceler dès 1971 la crise actuelle, alors que les économistes, les politologues... développaient au contraire l'idée que le capitalisme avait dépassé la situation qui se traduisait par des crises périodiques. Mieux, il en a analysé le caractère nouveau, montré la nature des solutions indispensables pour en sortir.

On pourrait de même faire référence à l'analyse de la réalité actuelle des classes en France. Notamment de l'évolution des intellectuels, de leur situation qui fait qu'aujourd'hui ils n'ont pas seulement de graves raisons idéologiques et morales de rallier le combat de la classe ouvrière, comme les communistes le déclaraient autrefois, mais qu'ils ont pour des raisons matérielles et morales intérêt à voir la France s'engager dans la voie du socialisme.

On pourrait également citer l'analyse des réalités contemporaines de la misère. On pourrait enfin rappeler les importantes analyses produites par le P.c.f. sur le caractère contradictoire de la social-démocratie (2), qui éclaire singulièrement le virage à droite du Parti socialiste et les conditions actuelles du combat pour l'union.

Dire cela ne signifie nullement s'aveugler sur les terribles déviations du stalinisme ni même prétendre qu'aujourd'hui le marxisme aurait atteint, sa plénitude, serait devenu un objet achevé.

Il n'est pas dans l'objet de cet article de traiter du stalinisme, de ses causes, de ses conséquences, de ses séquelles. On peut par contre remarquer ici que ce que l'idéologie bourgeoise reproche au marxisme, ce n'est pas d'avoir été transformé en dogme, ce qu'elle lui reproche, c'est précisément d'être mis en œuvre de façon créatrice, de montrer la réalité de la lutte des classes, de chercher en toute chose son essence, c'est-à-dire son mouvement contradictoire.

Ce qu'elle reproche au P.c.f., c'est de mettre en œuvre le marxisme pour analyser le mouvement du réel.

Ce n'est certainement pas un hasard si l'analyse du capitalisme monopoliste d'Etat se développe après 1958 et l'instauration de la Ve République, si le manifeste de Champigny traçant les perspectives pour une voie démocratique est élaboré après les événements de Mai 1968 caractérisé par le P.c.f. comme le « premier grand affrontement » de classes à l'époque du c.m.e. On sait que, loin de se démentir, les perspectives ainsi tracées se sont développées jusqu'au 22e congrès avec ses prolongements, notamment le document du Comité central sur l'autogestion.

Une théorie ouverte

Au fond, la grande force du marxisme est de ne pas être une théorie close, d'enrichir ses acquis essentiels en les confrontant à la lutte pour transformer le monde. De ce point de vue, le processus d'évaluation critique du passé qui est en cours répond à une nécessité politique au sens où il est effectivement indispensable de combattre la campagne tendant à démontrer que le P.c.f. serait toujours « stalinien ». Mais elle est aussi et surtout un moment indispensable du développement et de la mise en œuvre de la politique du 22e congrès.

Comme l'a bien montré le récent livre « l'U.r.s.s. et nous » (3) cette réévaluation se pose d'un point de vue non seulement historique mais aussi théorique.

Il est de fait que les polémiques au sein du mouvement communiste sont fort éclairantes sur le passé mais aussi sur le présent. Un seul exemple illustrera cette réalité : le débat sur les rapports entre démocratie et socialisme est aujourd'hui au cœur de la problématique politique, au centre des divergences entre le P.c.f. et le P.c.u.s. notamment. Le P.c.f. pour sa part s'est clairement prononcé, socialisme et liberté sont inséparables. La liberté n'est pas seulement un objectif du socialisme, c'est le moteur de son développement. La discussion n'est pas nouvelle. Ainsi Rosa Luxembourg, polémique avec Lénine, écrivait en 1918 : « On peut comprendre tout ce qui se passe en Russie ; c'est une chaîne inévitable de causes et d'effets qui a pour point de départ et clef de voûte, la carence du prolétariat allemand et l'occupation de la Russie par l'impérialisme allemand. Ce serait réclamer l'impossible de Lénine et de ses amis que de leur demander encore dans de telles conditions de créer, comme par magie, la plus belle des démocraties, la plus exemplaire des dictatures du prolétariat, une économie socialiste florissante... Le danger commence là où, faisant de nécessité vertu, ils cherchent à fixer dans tous les points de la théorie une tactique qui leur a été imposée par des conditions fatales et à la proposer au prolétariat international comme modèle de la tactique socialiste. » (4).

Ce texte est intéressant à plus d'un titre. Non pas qu'il permette de démontrer quoi que ce soit. Il est absurde de chercher à prouver la validité d'une démarche en 1978 dans un texte vieux de soixante ans. Mais il montre en premier lieu à quel point la déification de pensées, même prodigieusement novatrices puisqu'en l'occurrence il s'agit de celle de Lénine qui a joué le rôle que l'on sait dans la révolution d'octobre, est lourde de conséquences. En second lieu, ce texte nous interroge sur les rapports entre théorie et politique. Il montre qu'au fond, la théorisation du contingent et le refus de la théorie sous prétexte de non-généralisation du particulier vont de pair et aboutissent de fait au même résultat : la confusion entre théorie et politique.

Ce détour nous ramène directement au problème de la scolastique. Car, en réalité, si l'on peut appliquer le qualificatif de scolastique à une pensée, c'est bien à celle de la bourgeoisie. Le marxisme a pour fonction de critiquer, de mettre à nu les contradictions, de faire jaillir les problèmes, de débusquer les moteurs profonds au-delà de leurs manifestations apparentes.

La pensée bourgeoise a au contraire une fonction apologétique. Il est caractéristique de constater que l'axe essentiel du discours giscardien peut se résumer ainsi : ce qui doit être et ne peut être autrement. Naturellement avec la crise, ce caractère sclérosé ne fait que s'accentuer.

En dehors du marxisme point de salut ?

A ce point du raisonnement, une objection est immédiatement avancée : certes, le marxisme a le mérite de mettre en lumière la lutte des classes comme moteur de l'histoire mais sa prétention à l'universalité mène inmanquablement à une pensée et à une politique totalitaires.

Il est absurde de prétendre non seulement que le marxisme puisse tout expliquer, mais aussi que la méthode marxiste d'analyse soit la seule permettant par exemple de saisir et de comprendre le caractère de classe de la société (5). Il reste que sa force réside non seulement dans son aptitude propre d'analyse mais aussi dans le fait que, n'étant pas une théorie close, il se distingue par sa capacité d'intégrer tout ce qui naît en dehors de sa sphère.

Il est de fait qu'un des éléments du retard que les efforts du P.c.f. visent à rattraper est précisément lié à cette question. Pour ne prendre que deux exemples, on peut mentionner la psychanalyse qui, pendant longtemps, fut vouée aux enfers ; l'ensemble des problématiques spontanées qui, mettant en cause la nécessité pour les travailleurs de s'organiser et notamment la nécessité du P.c.f. était à ce titre à combattre mais en même temps révélait le caractère nouveau des problèmes de la démocratie et la nécessité de nouvelles réponses, notamment par l'adoption d'une démarche autogestionnaire.

Cette question est particulièrement ardue car elle implique le rejet tout à la fois de la dénonciation de tout ce qui vient d'ailleurs sans pour autant accueillir les nouveautés sans critiques. Elle pose au fond la question de la capacité polémique au sens plein de ce mot. Il est d'ailleurs amusant de noter que cette caractéristique fait particulièrement hurler nos adversaires. Le P.c.f. serait récupérateur. Et bien oui, pourquoi ne pas le dire, tout ce qui contribue à mieux comprendre la société et à mieux lutter pour la transformer, les communistes ont vocation à le « récupérer » ou plutôt à l'intégrer à leurs perspectives.

Un retour à la « pureté » ?

Cela étant, le cheminement dont le 22e congrès fut une étape importante ne peut certainement pas se réduire à un retour à la « pureté » du marxisme. Il implique, certes, la mise au premier rang de ce qui en fait l'essence, c'est-à-dire la recherche en toute chose de la contradiction qui en est le moteur. Ceci non pour « retourner » à Marx mais au contraire pour pleinement prendre en compte les réalités nouvelles de notre époque, tant il est vrai que le marxisme n'a rien à voir avec une méthode de « prévision historique ». Comme le disait Gramsci la seule chose que l'on puisse prévoir « c'est la lutte ».

La clé de la pratique

Dire que la crise est globale signifie comprendre l'articulation entre le moteur profond que constitue la suraccumulation du capital et l'ensemble des phénomènes nouveaux tels que l'écologie, les problèmes de la diffusion et de la place du savoir, les aspirations à de nouveaux rapports humains... Tâche d'autant plus difficile que le foisonnement des questions dans toutes les sphères de la vie sociale ne peut se régler par une explication unique, un rapport univoque avec la crise du capital.

Engels soulignait — déjà — dans un texte fameux que : « C'est Marx et moi-même, partiellement, qui devons porter la responsabilité du fait que, parfois, les jeunes donnent plus de poids qui ne lui est dû au côté économique. Face à nos adversaires, il nous fallait affirmer le principe essentiel nié par eux, et alors nous ne trouvions pas toujours le temps, le lieu, ni l'occasion de donner leur place aux autres facteurs qui participent à l'action réciproque. » Il indiquait dans le même texte que sans cet effort : « l'application de la théorie à n'importe quelle période historique serait ma foi, plus facile que la résolution d'une simple équation du premier degré. » (6)

Ce qui renvoie à une autre question, qui était au cœur de la problématique du Comité central d'avril 1978 du P.c.f. : avancer pas à pas.

Il est de fait que la pratique politique de la grande bourgeoisie privilégie le discours. On le comprend aisément. On ne peut guère que discourir sur la participation lorsque l'on met 1 500 000 travailleurs au chômage, que l'on utilise la répression contre leurs luttes, etc.

Mais le problème ne s'arrête pas là. Une des contradictions majeures que rencontre le développement du mouvement populaire et celui de l'influence du P.c.f. est celle qui oppose les aspirations au changement à la pratique sociale, alors qu'elles naissent précisément des contradictions nées dans la politique sociale. Ainsi, par exemple, la volonté de prendre sa part aux décisions dans tous les domaines est tout à la fois résultante et se heurte à la pratique bureaucratique que chacun rencontre dans sa vie quotidienne. Il est significatif à cet égard de noter que le métier d'écrivain public connaît un regain avec un contenu nouveau : il concerne pour une large part des demandes d'aide à remplir des formulaires administratifs. Autre exemple, comment croire à la possibilité réelle de l'union du peuple de France et de l'autogestion quand, au travail, les pratiques autoritaires de « petits chefs » sont acceptées comme un mal inévitable.

La crédibilité des propositions communistes est donc à la fois forte en ce sens qu'elle va au devant de bien des aspirations, mais elle se heurte à l'individualité qui naît de la vie quotidienne, renforcée et nourrie par le discours de la grande bourgeoisie. (7)

Le problème n'est donc pas seulement de changer la société pour changer les mentalités et les pratiques sociales. Il faut dès aujourd'hui commencer à changer les

mentalités et les pratiques sociales pour changer la société. Ce qui pose de multiples problèmes, quant à la pratique des luttes, de la gestion municipale...

Au fond, on retrouve un des grands principes du marxisme, le lien entre la théorie et la pratique, le rôle déterminant de cette dernière pour vérifier et enrichir la théorie.

En un mot la riposte à la campagne effrénée contre le marxisme impose non seulement la réponse politique, la dénonciation de son caractère de classe, d'arme pour consolider un système dépassé et largement mis en cause. Elle impose également un travail théorique sans précédent allant de pair avec un effort pour aller beaucoup plus loin dans la transformation de la pratique communiste, dans la mise en cause de la conception dominante de la politique, plus simplement dit dans la mise en œuvre du 22e congrès.

(1) Voir France nouvelle n° 1715 : « Idées : quelle lessive ? »

(2) « Histoire du réformisme », éditions sociales, 1976.

(3) « L'U.r.s.s. et nous » éditions sociales 1978

(4) Rosa Luxembourg 1918 « La Révolution russe » OEuvres II. François Maspéro 1971 -(P. 89)

(5) Voir France nouvelle n° 1682 du 6 février 1978, « Y a-t-il une idéologie révolutionnaire. »

(6) Engels. Lettre à J. Bloch in « Œuvres choisies », éditions de Moscou 1976, tome 3, p. 509 et 511.

(7) Voir France nouvelle n° 1702, entretien avec Mireille Bertrand : « De nouvelles formes de luttes ».